

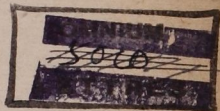
LES LANGUES
DE L'AFRIQUE

PAR

ROBERT CUST

Traduit de l'anglais

PAR L. DE MILLOUÉ



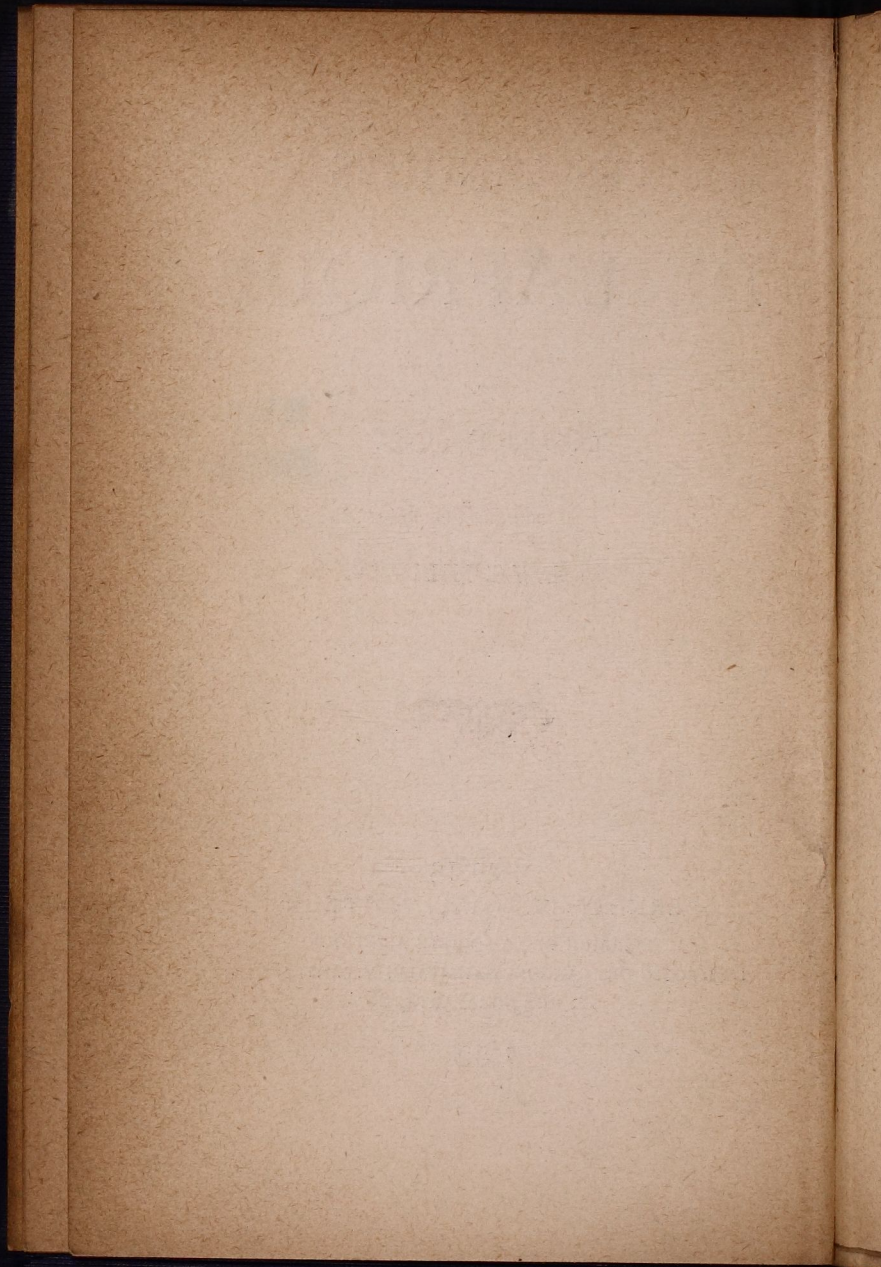
PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1885





LES
LANGUES DE L'AFRIQUE

LA lumière a lui sur tous les points du Continent noir, et nous pouvons aujourd'hui, en 1883, donner un aperçu général des langues parlées par les millions d'hommes qui l'habitent, ce qui eut été impossible aux plus grands savants de la dernière génération. Ce que nous écrivons maintenant paraîtra peut être inexact ou incomplet aux hommes de la génération prochaine qui, s'élevant sur nos épaules, se serviront, sans nous en avoir de reconnaissance, des résultats de nos travaux, et riront sans pitié de nos erreurs. Soit!

Nous serons peut-être utiles à ces savants et ces critiques, qui sont encore au berceau ou sur les bancs de l'école, en jetant le filet linguistique sur ce vaste continent et en recueillant ce que l'on sait des variétés de langues vivantes parlées actuellement par les enfants noirs, jaunes ou bruns de son sol.

Homère dit que les générations des hommes sont semblables aux feuilles des forêts. Cette comparaison s'applique bien mieux encore aux langages des hommes. En un sens rien n'est si fugitif que la vie d'une langue; à un autre point de vue rien n'est si impérissable que les mots d'une langue. Des langages sont nés et ont disparu ainsi que fond la neige amoncelée. En Asie et en Égypte, grâce à l'art du scribe, quelques débris de ces idiomes éteints ont pu se conserver jusqu'à nos jours peints ou gravés sur l'argile, la pierre et le papyrus; la prononciation, et peut-être aussi la phraséologie accoutumée de ces peuples sont à jamais perdues. D'un autre côté les trois consonnes K, T, B

symbolisaient l'idée d' « écriture » ou de « livre » pour Moïse et pour ses auditeurs, et maintenant encore elles expriment cette même idée pour des millions d'Arabes, de Turcs, de Persans, d'Indous et de Malais. Nous savons quels langages parlaient les hommes de l'Asie, de l'Europe et de l'Égypte pendant les six siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et pendant ceux qui l'ont suivie; par là nous connaissons quelle sorte d'hommes ils étaient; mais de la langue qu'employèrent les peuples de l'Afrique pendant ces longs siècles muets nous ne savons rien de plus que du bourdonnement de leurs insectes et des hurlements de leurs bêtes fauves. Il est bien grave de penser que des générations d'êtres humains ont vécu inutilement, si on estime la vie à l'invention d'un art ou à la propagation d'une idée. Par l'imagination nous pouvons nous les représenter errants dans leurs immenses forêts, entassés pêle-mêle dans leurs huttes de paille, combattant leurs cruels combats, dansant leurs danses sauvages, se livrant à leurs

odieuses coutumes de cannibalisme, de sacrifices humains, et de sanglantes orda-
lies ; mais nous ignorons la forme des mots
qu'ils prononçaient, la phraséologie qu'ils
employaient en s'adressant à leurs divi-
nités, à leurs compagnons et à leurs
familles.

Avant l'ère chrétienne les langages
qu'Hérodote avait entendu parler en
Égypte étaient passés à l'état de langues
mortes, et avec le copte a péri, il y a quel-
ques siècles seulement, le dernier écho de
l'instrument transmetteur des idées du
peuple qui le premier sculpta sur les
rochers des caractères idéographiques et
fut l'inventeur des symboles alphabétiques.
Au nord de l'Afrique, l'invasion maho-
métane a balayé toutes traces du langage
et de la civilisation de la grande colonie
phénicienne et relégué à l'arrière-plan
l'idiome des Numides et des Mauritaniens.
Ces peuples s'étaient soumis à Rome et à
Carthage, mais du moins les restes de leurs
dialectes hamitiques ont survécu aux
orgueilleuses langues de leurs conqué-

rants, car du latin et du phénicien il n'est rien resté en Afrique que quelques inscriptions et des mots de rencontre; il ne s'est formé aucun dialecte néo-latin ou néo-phénicien qui perpétuât la mémoire du conquérant ou du colon étranger. L'immigration sémitique, venue de l'Arabie par la mer Rouge, a eu une plus longue existence, et les dialectes de l'Abyssinie témoignent encore d'une certaine culture. Mais à part cette exception il n'y a pas sur tout le reste du continent africain un vestige de l'antiquité, pas un monument, pas une inscription, pas un manuscrit, pas un souvenir du passé autre que les légendes orales des tribus et leurs coutumes, pas un spécimen d'art sauf les peintures des cavernes du Bushman, pas un indice de religion si ce n'est, dans le Sahara, la lueur réflexe de la prédication du mahométisme envahissant, ou les croix, les cloches et les ornements d'église laissés par les missionnaires catholiques au temps de la suprématie du Portugal au Congo et au Mozambique, et utilisés au-

jourd'hui comme fétiches par un peuple qui est retombé dans le paganisme et la barbarie.

Dans notre énumération des langues de l'Afrique nous avons donc à tenir compte du présent, et du présent seulement. Comment les quatre grands groupes du sud du Sahara sont-ils arrivés à leur état actuel? nous ne saurions le dire. Nous ne pouvons que les prendre tels qu'ils sont, signaler les phénomènes indiscutables qui ont été découverts, et, au moyen d'une induction prudente et soutenable, faire une trouée rétrospective à une certaine distance dans un passé inconnu, ou bien obscur. Dans des préfaces de grammaires écrites par des mains inexpérimentées, ou dans des notices linguistiques accompagnant des livres de voyages, certains auteurs expriment de l'étonnement, exagèrent la difficulté de leur tâche parce que la langue n'a pas d'écriture et n'a pas été soumise aux règles des grammairiens. En réalité la grande majorité des langues n'ont pas d'écriture, et la difficulté qu'on

éprouve au commencement est bientôt vaincue ; les auteurs qui traitent de langues écrites avec des caractères spéciaux renchérissent déraisonnablement sur la difficulté de s'accoutumer aux caractères, qui en bonne vérité ne se fait sentir que quelques mois. Dans la plupart des pays, la langue vulgaire du peuple n'a pas d'écriture ; pour la correspondance et la littérature on se sert d'une langue littéraire particulière, telle, par exemple, que le persan qui fut employé autrefois dans l'Inde, ou d'un dialecte littéraire spécial tel que celui qui est encore usité aujourd'hui dans le Bengale.

Quant à prétendre que les grammairiens font une langue, c'est absurdité pure. Sont-ce les grammairiens ou les anciens poètes de l'Hellade qui ont fait le grec ? Les traits grammaticaux des langues se développent suivant le génie des peuples sans qu'il soit possible de dire comment et pourquoi. Les règles des grammairiens sont impuissantes à arrêter ou à accélérer ce mouvement ; cela peut être étrange,

mais c'est ainsi. Renan a écrit qu'après plus de dix ans d'étude il s'en tenait toujours à son opinion première que la langue d'une tribu surgit *comme par le coup de baguette d'un enchanteur* et naît spontanément du génie de chaque race. L'invention d'un langage n'est pas le résultat d'une longue et patiente succession d'expériences, mais, au contraire, elle est le produit d'une intuition primitive qui révèle à chaque race le caractère général de la forme qui lui convient comme instrument de la parole, et le grand compromis intellectuel qu'elle doit adopter une fois pour toutes comme le moyen de communiquer ses pensées aux autres.

Nous n'avons pas davantage à tenir compte de cette théorie qui veut que les nations passent par une sorte de progression au point de vue du développement organique de leur langue. Les Chinois n'ont jamais eu et n'ont pas de grammaire. Dès leur naissance les idiomes sémitiques ont possédé un organisme imparfait et ils en sont restés là. Les langues naissent